

12

LA

SÉPARATION,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

PAR

MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE; K

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DE L'ODÉON,
LE 1^{er} NOVEMBRE 1830.

PRIX : 2 FR.



PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,
Boulevard Saint-Martin, n° 29;

J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
au Palais-Royal.

1830

PERSONNAGES.

ACTEURS.



AUBRY, avoué.

DELPHINE, sa femme.

VICTOR D'HERVILLY.

CLARISSE, sa femme.

M. D'ARBOISE, oncle de Clarisse.

LEFÈVRE, clerc d'Aubry.

DOMESTIQUES.

UNE FEMME DE CHAMBRE.

DAMES ET AMIS D'AUBRY.

M. FERVILLE.

M^{me} MOREAU-SAINTI.

M. DELAFOSSE.

M^{lle} FALGOZ.

M. DUPARAI.

M. CHILLY.

(La scène est à Paris.)

LA SÉPARATION.

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un cabinet élégant. A gauche, au premier plan, une cheminée. Plus haut, la porte qui conduit à l'appartement de M^{me} Aubry. Sur le devant de la scène, une toilette de femme. A droite, une porte conduisant à l'étude. Du même côté, un bureau en acajou orné de bronzes dorés et chargé de dossiers. Au fond, trois portes ouvrant sur la salle à manger.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LEFÈVRE, assis au bureau et écrivant. AUBRY, entrant par la droite, son chapeau à la main.

AUBRY, regardant la pendule.

Déjà dix heures!... et je n'ai encore rien fait!... comme les matinées passent vite!...

LEFÈVRE.

Voici vos journaux, monsieur.

AUBRY.

Je les lirai en chemin...

LEFÈVRE.

Vos lettres...

AUBRY.

Je n'ai pas le temps!

LEFÈVRE.

Voilà trois jours que vous dites la même chose, et les clients se fâchent!...

AUBRY, prenant les lettres.

Quel ennui!... ces gens-là s'imaginent qu'un avoué n'a qu'à s'occuper de leurs affaires! (En ouvrant plusieurs et les parcourant à la hâte.) « Mon cher monsieur Aubry, je vous prévient « que l'adjudication définitive... (La jetant sur le bureau.) C'est bon! (En lisant une autre.) « En votre qualité d'avoué « des héritiers Verneuil... un conseil de famille... » (La jetant.) Oh! les mineurs sont jeunes; ils ont le temps d'atten-

dre!.. (En prenant une autre.) « De la maison des révérends « pères de Dôle... Ignace Faustin... » Qu'est-ce que c'est?.. n'ai-je pas occupé pour ces révérends pères?

LEFEVRE.

Une affaire de champ communal, qu'ils réclamaient depuis Louis XIV.

AUBRY.

Oui, oui... ils sont tenaces!..

LEFEVRE.

A telles enseignes qu'ils ne vous ont pas payé, malgré quatre ou cinq lettres...

AUBRY, parcourant la lettre.

Et ils m'envoient un client... manière jésuitique des'acquitter... « M. d'Arboise... » Je ne connais pas... « Un de mes amis « que je vous adresse pour une cause délicate, difficile à ex- « pliquer... » (S'interrompant.) Ah! parbleu, leurs affaires ne sont jamais claires!

LEFEVRE, écrivant.

A présent moins que jamais!

AUBRY, mettant la lettre dans sa poche.

Je lirai cela plus tard... Que faites-vous donc dans mon cabinet, Lefèvre?.. Pourquoi n'êtes-vous pas resté à l'étude?

LEFEVRE.

On m'en a chassé, monsieur, à cause du bal. On y place des numéros pour les pelisses et les manteaux.

AUBRY.

Ah! oui... le vestiaire... mais vous vous amusez là...

LEFEVRE.

Je ne m'amuse pas du tout... j'achève ces conclusions que le maître-clerc a laissées pour l'affaire de demain.

AUBRY.

L'affaire de demain, ne viendra que demain... et mon bal vient aujourd'hui... c'est plus pressé! je ne peux pas le faire remettre à huitaine comme une cause. Laissez tout cela, et dites à André de mettre le cheval.

LEFEVRE, se levant.

Vous sortez? Ah! mon Dieu, et pour l'orchestre, il n'y a pas de pupitres... si je prenais les deux bureaux de l'étude?

AUBRY.

Très-bien... ce sera la première fois qu'ils auront servi à établir l'harmonie! allez, et soyez prêt de bonne heure ce

soir, pour donner la main aux dames... cela regarde ces jeunes clercs.

LEFEVRE.

Oui, monsieur... (*A part.*) Quel plaisir !.. je pourrai ouvrir le bal avec mademoiselle Lolotte, la petite fille de notre doyen !

(Il sort en sautant.)

SCÈNE II.

AUBRY, DELPHINE.

(Elle est en redingote élégante du matin, et sort de son appartement.)

DELPHINE, à la cantonnade.

C'est bien, vous m'avertirez...

AUBRY.

Qu'est-ce donc, chère amie ?

DELPHINE, riant.

Mon appartement qui est aussi envahi par les garçons tapisseries ; c'est un désordre... une confusion !.. la maison ressemble à un bazar.

AUBRY, se frottant les mains.

C'est charmant !

DELPHINE.

Et vous croyez que cette soirée vous sera fort utile ?

AUBRY.

Certainement, chère amie !.. c'est le moyen de se faire connaître, d'étendre ses relations... et cela commence déjà. D'abord, ce riche banquier prussien, qui vient à Paris pour quatre ou cinq procès...

DELPHINE.

Il a accepté ?

AUBRY, montrant un billet.

Madame de Bracy nous l'amène.

DELPHINE.

Est-ce qu'il danse ?

AUBRY.

A soixante ans !.. avec la goutte !.. du tout, mais il plaide, c'est tout ce qu'il me faut.

DELPHINE, souriant.

Singulière manière de se former une clientèle !

AUBRY.

C'est la meilleure et la plus prompte... quoique la plupart de mes confrères se figurent que, pour arriver, il faut faire son état, pâlir sur ses dossiers, ou s'enrouer à l'audience ; erreur ! avec un bal, on va bien plus vite ! les bals servent à tout maintenant... Veut-on faire une entrevue, un mariage ?.. on danse ! Veut-on rassembler des voix pour l'Académie ? on danse ! Veut-on faire un député ?.. on danse !..

DELPHINE, *souriant.*

Ou on dîne.

AUBRY.

C'est la vieille méthode, c'est usé. Et quand il faudra vendre ~~sa~~ charge, comment en aurai-je trois ou quatre cent mille francs ?..

DELPHINE.

Je conçois... en donnant un bal... c'est comme cela qu'on présente son inventaire et le catalogue de ses clients.

AUBRY.

Justement, chère amie. Savez-vous bien que vous entendez les affaires à merveille... et si vous n'étiez pas ma femme, ce qui m'est infiniment plus agréable, je vous mettrais à la tête de mon étude.

DELPHINE, *souriant.*

Elle n'en irait pas plus mal. Fille d'un avocat, nièce d'un juge, la chicane est pour moi une affaire de famille ; j'ai presque appris à lire dans un code civil, et souvent, en votre absence, je donne des consultations excellentes.

AUBRY.

C'est là ce que je n'entends pas... hé ! hé ! mes cliens voudraient tous avoir des procès, à cause des conférences avec le maître-clerc.

DELPHINE.

Comment, monsieur, encore de la jalousie !

AUBRY.

C'est une plaisanterie, chère amie ! au Palais, nous n'avons pas le temps d'être jaloux... les matinées sont si courtes, et les avocats sont si longs ! D'ailleurs, je sais parfaitement que je suis ta première, ta seule inclination, et...

DELPHINE, *l'interrompant.*

C'est bien, c'est bien !.. il n'est pas question de cela ! Et vos courses ?.. N'avez-vous rien oublié ?..

AUBRY, consultant son carnet.

Rien... que de déjeuner! ils étaient si pressés de tout ranger...

DELPHINE, haussant les épaules.

Il s'agit bien de pareilles niaiseries!.. vous déjeunerez ce soir!

AUBRY.

Du tout! j'en appelle. Quand je n'ai pas déjeuné, j'éprouve un vide, dans les idées...

DELPHINE.

Et ma robe, monsieur! ma robe, que Victorine n'a pas encore envoyée...

AUBRY.

Je vais commencer par là.

DELPHINE.

Et les glaces?..

AUBRY.

J'y passerai, ainsi que chez l'homme aux banquettes...

DELPHINE.

Elles ne sont pas arrivées?

AUBRY.

Mon Dieu, non!

DELPHINE.

Est-ce qu'il a un autre bal?

AUBRY.

Bien pis que cela! il les avait louées pour un sermon de société, au faubourg Saint-Germain... on s'y sera endormi, et il n'aura pas pu les reprendre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LEFÈVRE.

LEFÈVRE.

Le cabriolet est prêt, monsieur.

AUBRY.

C'est bien.

LEFÈVRE.

Et puis, il y a dans l'antichambre, ce plaideur qui vient toujours pour une interdiction.

AUBRY.

Encore ! quand on est accablé d'affaires ! je vais me sauver par l'escalier dérobé... Lefèvre !

LEFEVRE.

Monsieur ?

AUBRY.

Vous ferez mettre quatre lampions à la porte... il faut cela ! ces pauvres lampions, ils sont de toutes les fêtes... en ont-ils vu depuis quinze ans ! (*Se retournant.*) Il nous faudra aussi deux gendarmes.

DELPHINE.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

AUBRY.

Ah ! que je suis bête !.. Il n'y en a plus.

DELPHINE.

Eh ! monsieur ! on se résignera à danser sans gendarmerie.

AUBRY.

Ah ! ça faisait bien !.. aux deux bouts de la rue... ça régularisait la joie... Lefèvre, vous placerez les tables de jeu...

LEFEVRE, *allant et venant.*

Oui, monsieur.

DELPHINE.

Lefèvre !

LEFEVRE.

Madame?..

DELPHINE.

Faites aussi enlever les tapis devant vous.

LEFEVRE.

J'y cours ! (*A part.*) Si on m'exerce comme ça, je n'aurai plus de jambes pour danser... (*Revenant encore.*) Ah ! j'oubliais... une lettre pour madame.

(Il la lui donne et sort.)

AUBRY, *prêt à partir.*

Une lettre?..

DELPHINE.

Partez donc, monsieur !

AUBRY.

C'est ce que je fais, chère amie, mais... cette lettre...

DELPHINE.

Eh bien !.. n'allez-vous pas vous imaginer...

— 0 —

AUBRY.

Du tout!.. seulement, je serais curieux... (*Lisant la signature, à voix basse, par dessus son épaule.*) Clarisse! une femme... il n'y a pas de danger!

DELPHINE, *lui présentant la lettre.*

Tenez, monsieur, lisez... puisque vous n'avez aucune confiance...

AUBRY.

Ah!.. tu me fais injure... et, pour te punir, je ne veux pas la voir...

DELPHINE.

C'est d'une ancienne amie...

AUBRY, *d'un air dégagé.*

Ça sera ce que ça voudra... ça ne me regarde pas... j'ai confiance, voilà tout. Adieu, ma bonne, embrasse-moi et ne t'ennuie pas trop en mon absence.

(Il sort.)

SCENE IV.

DELPHINE, *seule.*

Ne t'ennuie pas trop!.. ils ont une bonne opinion d'eux-mêmes! celui-là sur-tout! c'est fort heureux; car, avec son caractère défiant, au moindre doute, il n'y aurait pas moyen d'y tenir! Voyons-donc cette lettre... (*Elle reprend la lettre de Clarisse.*) C'est bien de Clarisse... mon ancienne compagne de pension, que j'ai tant regrettée! si douce, si sentimentale! nous nous étions promis de ne pas passer un jour sans nous écrire, et voilà trois ans que j'ignore ce qu'elle est devenue. (*Parcourant toujours la lettre.*) Elle apprend, dit-elle, que mon mari est avoué... une malheureuse affaire qui l'amène à Paris... elle réclame ma protection... Ah! qu'elle vienne! je serai si heureuse de la revoir et de lui être utile!

SCENE V.

DELPHINE, *un domestique, puis CLARISSE ET M. D'ARBOISE.*

LE DOMESTIQUE.

Madame Clarisse d'Hervilly et un vieux monsieur qui l'accompagne...

DELPHINE, *vivement.*

Faites entrer sur-le-champ. (*Le domestique les introduit et sort. — Courant à Clarisse.*) Ma chère Clarisse, c'est toi !

CLARISSE, *l'embrassant.*

Delphine ! Tu vois que j'ai suivi ma lettre de près.... J'étais si impatiente !

DELPHINE.

Est-ce que tu avais besoin de te faire annoncer ? une amie d'enfance, une sœur....

CLARISSE.

Ah ! je te reconnais !.. la voilà, mon oncle, celle dont je vous entretenais sans cesse.

DELPHINE.

C'est M. d'Arboise ?.. qui t'a servi de père....

D'ARBOISE, *s'inclinant.*

Bien flatté, belle dame, que mon nom soit venu jusqu'à vous.

DELPHINE.

Nous parlions si souvent de ceux qui nous étaient chers !

D'ARBOISE, *à sa nièce.*

Elle est fort aimable !

DELPHINE.

Et tu as besoin de moi ?

D'ARBOISE.

Jugez de notre joie, en apprenant que mademoiselle Delphine Dubreuil était l'épouse de M. Aubry, que l'on m'avait indiqué pour *procureur*.... je veux dire pour *avoué*.... Je vous demande pardon, belle dame, si je ne suis pas bien au courant des noms actuels ! je n'ai pas revu Paris depuis 87.... et, dans mon château, des environs de Dijon, je ne suivais le train des choses, que dans *la Quotidienne* !

DELPHINE, *souriant.*

Je conçois.... vous deviez être un peu en arrière ! mais nous vous mettrons au fait. (*A Clarisse.*) Ma bonne Clarisse ! tu as donc un procès ?

CLARISSE.

Hélas ! oui.

DELPHINE.

Et à quel propos ?

CLARISSE, *soupirant.*

Que veux-tu ?.. je suis mariée.

DELPHINE.

Bon Dieu! serait-ce une séparation?..

D'ARBOISE.

Vous l'avez dit, Madame.

DELPHINE.

Si jeune!.. si intéressante!.. et déjà malheureuse?

CLARISSE, *soupirant.*

Tu dois me trouver bien changée?

DELPHINE.

Mais, non... tu me sembles plus jolie que jamais.

D'ARBOISE.

Ah! pardonnez-moi! si vous l'aviez vue!... quelle fraîcheur!... Mais ce mariage nous a porté un coup fatal, à tous deux! moi-même, j'en ai vieilli d'une manière incontestable.

DELPHINE.

Ah! ça, c'est donc un homme affreux?

D'ARBOISE.

Un monstre! oui, madame, un monstre! une suite de procédés...

DELPHINE.

Révoltans?

D'ARBOISE.

Avec des circonstances...

DELPHINE.

Aggravantes?

D'ARBOISE.

Tout ce qu'il y a de plus aggravant.

DELPHINE.

Comment! des violences?

CLARISSE.

Oh! non!...

D'ARBOISE.

Corbleu! je ne l'aurais pas souffert. J'ai encore ma vieille épée de Vendéen!.. Savez-vous que j'ai tiré le fleuret avec Saint-Georges, et que j'ai eu l'honneur de le boutonner! Et si la justice ne débarrassait pas ma nièce de son mari, je serais encore capable de lui rendre ce petit service là.

DELPHINE, *souriant.*

C'est d'un bon parent. Mais un procès vaut encore mieux qu'un duel... et si vous êtes décidé à plaider?..

D'ARBOISE.

Très-décidé. Il n'y a pas moyen de vivre avec cet homme-là! d'une légèreté!...

DELPHINE.

Avec sa femme?

D'ARBOISE.

Et avec moi: exerçant toujours son esprit railleur...

DELPHINE.

Contre sa femme?

D'ARBOISE.

Et contre moi!... des opinions intolérables... un libéral, un révolutionnaire! qui ne parlait que d'ordre légal, de la jeune France! qui plaisantait sans cesse les voltigeurs de Louis XIV, les ailes de pigeons, tout ce qu'il y a de respectable! enfin, jusqu'à ce digne M. Faustin, qu'il poursuivait de ses épigrammes...

DELPHINE.

M. Faustin?

D'ARBOISE.

Un brave ecclésiastique...

CLARISSE.

Du collège de Dôle.

DELPHINE.

Ah! je comprends.

D'ARBOISE.

Un excellent voisin, qui était plein de complaisance et d'attentions pour moi... il venait dîner trois fois par semaine, faisait ma partie de piquet, et avertissait charitablement ma nièce de la conduite de son mari. Eh! bien, M. d'Herlevilly ne pouvait pas le souffrir.

DELPHINE.

Je m'en doute!

D'ARBOISE.

La génération actuelle est si dépravée! Il ne cherchait que les occasions de le vexer! au dessert, il se mettait à chanter les chansons d'un certain *Beranger*, que je ne connais pas, Dieu merci! mais dont les refrains font frémir: « *Eteignons les lumières, et rallumons le feu.* Je vous demande à quoi ça rime!.. et un curé avec une *Suzon*... des horreurs! Une autre fois que le pauvre homme avait bien diné, ce qui lui arrivait assez souvent... il va lui parler de *Tartufe*... de *perdrix*!.. avec une moitié de *gigot en hachis*... des personnalités! le feu m'en montait au visage!

DELPHINE.

Et M. Faustin ?

CLARISSE.

Ah ! il ne se fâchait jamais !

D'ARBOISE.

Le saint homme, il n'avait pas plus de fiel ! il se contentait de prier le ciel d'ouvrir les yeux de l'impie ! et pour cela, il l'engageait à venir l'entendre.

DELPHINE.

Il prêchait donc bien ?

D'ARBOISE.

Pas très-bien ! mais il endormait son monde tout comme un autre. J'y allais volontiers.... parce que c'était à ma porte. Ils avaient fait leur chapelle d'une vieille grange à moi, que je leur avais prêtée... ça m'était commode d'avoir là, mon banc... et puis, le petit coup d'encensoir... en passant... ça rappelle le bon temps ! Ils avaient, parbleu, arrangé cela très-gentiment ; avec des tableaux de l'un, de l'argenterie de l'autre, des dentelles de bal que ma nièce ne portait plus depuis qu'on lui en avait fait voir le danger ; joint à cela quelques petits miracles qu'ils faisaient à très-bon compte... c'était tout ce qu'il fallait pour le pays ! Eh bien ! le mari de madame ne se mit-il pas à crier que c'étaient des hypocrites, des fourbes, des intrigans, qui nous dépouillaient petit à petit... et qu'il ne voulait plus qu'un autre que lui donnât des conseils à sa femme !

DELPHINE.

Hem !.. il avait peut-être raison !

D'ARBOISE.

Hé ! ma chère dame ! ce n'était qu'un prétexte pour cacher ses torts personnels, dont nous étions instruits à point nommé !

CLARISSE, *soupirant*.

Et de ces torts qu'on ne peut oublier !

DELPHINE.

Oh ! c'est différent, s'il y a injure grave... du reste, nous en causerons.... vous pouvez être tranquilles.... je me charge de votre cause.

D'ARBOISE.

Vous, madame ?

DELPHINE.

C'est-à-dire, moi, ou mon mari, c'est la même chose.... quoique je n'aie pas pris mes inscriptions, Clarisse sait que je suis un peu du métier.

CLARISSE.

C'est vrai ! dans nos disputes, c'était toujours elle qui portait la parole.

DELPHINE, *riant*.

Oui, j'étais le procureur du roi de la classe... et je te faisais toujours gagner.

CLARISSE.

Puisse-t-il en être de même aujourd'hui !

D'ARBOISE.

Pourquoi pas ? de mon temps, on gagnait bien des causes par les femmes, même en cour de parlement ! et ce petit monsieur se repentira de m'avoir dérangé de mes habitudes ! me faire venir plaider à Paris, parce que le domicile des époux y était !... encore de leurs nouvelles inventions !...

DELPHINE, *gravement*.

C'est juste ! la loi est formelle... article 875 du code.

D'ARBOISE.

L'article 875 n'a pas le sens commun !

DELPHINE.

Eh ! mais, attendez donc, j'y pense... quoique je me charge de votre cause, il ne serait pas mal que mon mari en eût une idée... nous avons ce soir une petite réunion, venez-y tous deux.

CLARISSE.

Moi ! paraître dans le monde !

DELPHINE.

Ce n'est pas le monde... deux cent personnes au plus, un petit bal entre nous.

D'ARBOISE, *à sa nièce*.

Viens-y, un bal d'affaires !... M. Faustin ne peut y trouver à redire... et puis comme il nous le répète souvent : La fin justifie tout.

CLARISSE.

Oh ! n'importe ! je n'oserais !

DELPHINE.

Parce que tu plaides en séparation ? au contraire, c'est le cas de se montrer, d'intéresser... « Comment, dira-t-on, c'est « madame d'Hervilly qui valse avec tant de grâce... que son « mari rend malheureuse !.. Ab ! pauvre petite femme !.. « quelle horreur ! »

D'ARBOISE.

C'est que j'ai beaucoup de courses à faire... vous sentez, quand on vient à Paris. Tous mes voisins veulent être placés! j'ai seulement dans cette poche-ci plus de trente sous-préfets... et puis, une lettre de M. Faustin pour un brave substitut... (*baisant la voix*) qui, je crois, est un peu des leurs.

DELPHINE.

Il y en avait beaucoup! mais, à présent, vous aurez peut-être de la peine... C'est égal, allez voir votre substitut, allez faire vos sous-préfets; moi, je m'empare de Clarisse que vous reprendrez en passant, pour qu'elle ait le temps de s'habiller. (*A Clarisse.*) C'est arrangé, n'est-ce pas?

CLARISSE.

Puisque tu le veux!

D'ARBOISE.

A merveille!... je vous laisse! (*Embrassant sa nièce sur le front.*) Allons, chère enfant, du courage! n'y pense plus.

DELPHINE, *bas.*

Elle l'aimait donc?

D'ARBOIS, *de même.*

Elle en était folle!

CLARISSE, *qui l'entend.*

Ah! mon oncle!

D'ARBOISE.

Mon Dieu, ma nièce, je sais ce que c'est que l'amour... non pas que je le connaisse personnellement, mais j'en ai tant entendu parler à mes amis! mais un bon arrêt de cour royale, le chassera de ton cœur. Je vous salue, belle dame.

(Il sort.)

SCENE VI.

DELPHINE, CLARISSE.

DELPHINE.

Enfin nous voilà seules!.. et nous pouvons nous confier tous nos petits secrets.

CLARISSE.

Comme autrefois à la pension! (*Soupirant.*) Ah! Delphine, l'heureux temps!.. et quelle différence!

DELPHINE.

Mais aussi pourquoi t'es-tu mariée?

CLARISSE.

Et toi-même? nous nous étions juré que ça ne nous arriverait jamais!

DELPHINE.

Oui... on se promet cela, quand on est enfant!

CLARISSE, *soupirant.*

Et l'on ne sait pas quel avenir on se prépare!

DELPHINE.

Pauvre amie? il t'a donc été infidèle? il t'a abandonné peut-être?..

CLARISSE.

Et sans aucun motif! c'était une froideur... un besoin de s'éloigner de moi.

DELPHINE.

Il commença par des parties de chasse?

CLARISSE.

Précisément.

DELPHINE.

C'est toujours comme cela que ça se déclare!

CLARISSE.

Il prétendait que le château de mon oncle était un vrai couvent, il allait faire la cour à toutes les femmes de la ville. Enfin, à la suite d'une querelle violente, il disparut... et fut rejoindre celle qui m'a enlevé son amour.

DELPHINE.

Comment! tu crois...

CLARISSE.

On me l'a assuré. D'ailleurs, j'ai des données! et on finira par découvrir.... Mais, pardon, je t'afflige, et j'ai tort... Toi, du moins, ma chère Delphine, tu es heureuse?

DELPHINE, *secouant la tête.*

Hum! hum!

CLARISSE.

Ne m'as-tu pas dit?..

DELPHINE.

Oui, on dit toujours cela, comme à ceux qui vous demandent des nouvelles de votre santé: « Merci, ça va bien! et puis on ajoute aussitôt: « c'est-à-dire, je suis un peu malade! »

CLARISSE.

Est-ce que monsieur Aubry ?..

DELPHINE.

Eh ! mon Dieu !.. les maris sont toujours... des maris ! Je suis heureuse parce que j'y mets beaucoup de bonne volonté ; que j'ai, ce qu'on appelle la philosophie du ménage. Monsieur Aubry est un très-honnête homme, que j'estime infiniment ; il a des qualités, on le regarde généralement comme un *bon enfant*... c'est un titre que l'on accorde sans conséquence, il ne porte ombrage à personne. (*Baissant la voix et regardant autour d'elle.*) Mais je puis te dire cela, à toi ; ce n'est pas précisément un génie... nous ne nous comprenons pas ! sans avoir de défaut essentiel ; il est jaloux et soupçonneux à l'excès !

CLARISSE.

C'est bien préférable à l'indifférence !

DELPHINE.

Chez un amant, c'est possible ; mais dans un mari, c'est fatigant ! Toujours des interrogatoires, des enquêtes... au point que s'il avait l'idée que, même avant de le connaître, j'ai pu distinguer quelqu'un, ce serait un enfer !

CLARISSE.

Que peux-tu craindre si cela n'est pas ?

DELPHINE, hésitant.

C'est que... je n'en suis pas bien sûre.

CLARISSE.

Comment ?

DELPHINE.

Vraiment non !.. il y a eu autrefois un jeune homme, qui venait chez mon père, que je devais épouser ; nous nous aimions, nous nous écrivions tous les jours ; le mariage fut rompu... et... (*Avec émotion.*) Je te conterai cela une autre fois, parce qu'il y a des jours où il ne faut pas que j'y songe... Occupons-nous plutôt de toi.

CLARISSE.

Oh ! tu as raison ! il faut éloigner de pareilles pensées, et puisque tu veux bien me recommander à ton mari, tâche qu'il y ait le moins de lenteurs possible.

DELPHINE.

Certainement ! une séparation ! pour une femme, c'est une cause d'urgence. Nous allons toujours prendre quelques notes pour que la requête puisse être présentée dès demain.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LEFÈVRE, *traversant le théâtre.*

LEFÈVRE.

Là ! les tapis sont enlevés... allons vite essayer l'habit bleu, à boutons d'or, et le gilet de satin.

DELPHINE, *se retournant.*

C'est vous, Lefèvre ! mettez-vous là, et écrivez un projet de requête.

LEFÈVRE, *interdit.*

Un projet de requête ? (*À part.*) C'est un fait exprès... mon tailleur qui m'attend là-haut ! (*Haut.*) Mais, Madame, voici bientôt l'heure de votre coiffeur.

DELPHINE.

C'est vrai, vous m'y faites penser... écrivez toujours. (*À Clarisse.*) Veux-tu sonner, ma chère ?

(*Clarisse tire la sonnette de la cheminée. Lefèvre s'assied au bureau avec honte.*)

DELPHINE, *s'asseyant à sa toilette.*

Tu vois ce que c'est qu'un bal !.. jusqu'à ma toilette qui est dans le cabinet de mon mari !

LEFÈVRE, *la plume à la main.*

J'y suis, madame.

DELPHINE, *se regardant dans la glace et dictant.*

« A monsieur le président du tribunal civil de la Seine... »

UNE FEMME DE CHAMBRE, *entrant.*

Madame a sonné?...

DELPHINE.

Le coiffeur est-il là?..

LA FEMME DE CHAMBRE.

Pas encore, madame.

DELPHINE.

Il est insupportable !.. il viendra à minuit... voyez donc, Maria, mes cheveux ne tiennent pas..

LEFÈVRE, *répétant.*

De la Seine...

DELPHINE, *dictant.*

« Et à messieurs les juges... et cætera... Dame Clarisse d'Arboise, épouse du sieur... (*Se tournant vers Clarisse.*) Arnoux est indisposé, et c'est un de ses élèves qu'il doit m'envoyer.

LEFFVRE, *répétant.*

Du sieur Arnoux...

DELPHINE.

Mais non !.. prenez donc garde ! (*Dictant.*) « Du sieur d'Her-
« villy. » (*A Clarisse.*) Quelle profession ?

CLARISSE.

Aucune.

DELPHINE.

Ah ! c'est terrible , ces maris qui n'ont rien à faire ! (*A Le-
fevre.*) Mettez : propriétaire... « A l'honneur de vous expo-
« ser que , sans aucun motif , elle s'est vue , tout-à-coup , dé-
« laissée , maltraitée. » (*S'interrompant.*) Laissez du blanc
pour les mauvais traitemens... beaucoup de blanc... (*Dictant.*)
« Au grand scandale de... » (*Se retournant vivement.*) A propos
de scandale , qu'est donc devenue la petite Boinville ?..

CLARISSE.

Ah ! ma chère !.. elle a très-mal tourné.

DELPHINE.

Bah !

CLARISSE.

Elle s'est laissée enlever.

LEFEVRE, *répétant.*

Au grand scandale... de quoi ?

DELPHINE, *dictant.*

« De toute la ville... » (*A Clarisse.*) En vérité ?

CLARISSE.

Personne ne la voit plus.

DELPHINE.

C'est donc cela !.. je l'ai rencontrée dans le commencement
de mon mariage... elle a fait semblant de ne pas me recon-
naître...

LEFEVRE, *avec impatience.*

Après , madame ?..

DELPHINE, *dictant.*

« Depuis ce funeste abandon... » (*A Clarisse.*) Et qui est-ce
qui l'a enlevée ?

CLARISSE.

Tu ne devinerais jamais !.. Son cousin.

DELPHINE, *cherchant.*

Un grand ?..

CLARISSE, *riant.*

Qui , à la fête de bonne amie , jouait Abner , dans Athalie.

DELPHINE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! mais il était affreux.

CLARISSE, *riant plus fort.*

Épouvantable !

DELPHINE, *de même.*

C'est bien fait !

CLARISSE, *de même.*

On ne l'appelle plus que madame Abner.

DELPHINE, *de même.*

Ah ! ah ! ah !

(Elles rient toutes deux aux éclats.)

LEFEVRE, *répétant.*

Depuis ce funeste abandon...

DELPHINE, *riant toujours et pouvant à peine parler.*

« La soussignée passe sa vie dans les larmes... » C'est très-drôle ?.. « Supplie humblement de prononcer la séparation... » ce faisant... ferez justice... etc., etc. » (*Riant.*) Ah ! cette petite Boinville ! au fait, elle avait un air hypocrite.

SCENE VIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Clarisse.*

M. d'Arboise attend madame dans sa voiture.

CLARISSE.

Mon oncle !

DELPHINE.

Vas, chère amie, et reviens vite. (*La rappelant.*) Dis donc !.. fais en sorte d'être bien jolie... nous aurons quelques-uns de tes juges ; et quoique l'on prétende que la justice soit aveugle, il ne faut pas s'y fier.

CLARISSE, *souriant.*

Je tâcherai... Adieu !

(Elle sort par le fond, avec le domestique. Lefèvre s'esquive par la droite. La femme de chambre sort par la gauche.)

SCENE IX.

DELPHINE, *seule.*

Pauvre petite femme ! (*S'essuyant les yeux.*) Avons-nous ri de bon cœur !.. Certainement, je ferai tout pour l'arracher à l'esclavage, à la tyrannie... je la déciderai à venir passer les hivers à Paris, cela me fera une société charmante pour nos soirées du jeudi.

SCENE X.

DELPHINE, AUBRY.

DELPHINE.

Ah! vous voilà enfin, monsieur!

AUBRY.

Tu étais inquiète, ma bonne?..

DELPHINE.

Du tout!

AUBRY.

Hum! l'orgueil féminin!.. elles ne veulent jamais en venir! Du reste, calme-toi, me voici et j'ai fait toutes tes courses.

DELPHINE.

Vous en serez récompensé... car, pendant votre absence, je vous ai trouvé une affaire superbe!

AUBRY.

Tiens! et moi aussi!

DELPHINE.

En vérité?

AUBRY.

Oh! mais, une rencontre unique! Imagine-toi... j'étais entré au café de Paris, pour recommander l'envoi des glaces, des plombières... l'aspect de tous ces convives en exercice a réveillé un appétit qui n'était qu'assoupi.

DELPHINE.

Vous avez été perdre votre temps!

AUBRY.

Tu vois bien que non, puisque cela m'a donné un client. Je me suis mis à une table pour achever mon déjeuner que je n'avais qu'ébauché ici. Tout en dictant mes commandes, je venais d'expédier un perdreau rouge, et une sole à la Colbert. J'étais là, nonchalamment, mon cureau à la main. Je ne pensais à rien; ah! c'est-à-dire si... Je pensais à ce que je prendrais pour mon dessert; lorsque la dame du comptoir, une jolie femme, ma foi! me dit: *Chez monsieur Aubry, n'est-ce pas? oui Madame; Aubry, avoué, rue de Provence...* manière adroite de donner son adresse au public; à ce nom honorable, un jeune homme s'approche avec empressement. « Monsieur Aubry! Ah! je suis charmé. — Monsieur, bien flatté... »

DELPHINE.

Vous le connaissiez?

AUBRY.

Je ne l'ai jamais vu! « Parbleu! Monsieur (me dit-il, en « s'asseyant près de moi,) j'avais votre adresse, et j'allais me « rendre chez vous; mais puisque le hasard vous amène, je

vais vous conter mon affaire... C'est plus gai ici que dans une étude. Il s'agit d'une séparation.

DELPHINE.

C'est singulier, c'en est une aussi qui m'est venue !

AUBRY.

Il paraît que la séparation donne... C'est le retour de la campagne qui produit cela. Du reste, un fort aimable jeune homme, gai, sémillant, dans mon genre ! qui a eu des aventures ! qui m'en a conté ! Je l'ai engagé à venir au bal ; il apportera ses papiers, et, entre une pastourelle et un verre de punch, monsieur d'Hervilly m'expliquera...

DELPHINE, *frappée.*

Monsieur d'Hervilly :

AUBRY.

C'est son nom.

DELPHINE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous me dites là ?.. c'est le mari de ma cliente.

AUBRY.

Celle de tout-à-l'heure ?.. et ils choisissent le même avoué ? C'est de la sympathie !

DELPHINE.

Vous ne pouvez pas occuper pour tous deux.

AUBRY.

Tu crois ?.. oui, au fait, c'est en sens invers ; c'est dommage, parce que, sur ces deux affaire là, je ne pouvais pas manquer d'en gagner une.

DELPHINE.

S'ils allaient se rencontrer !..

AUBRY.

J'y pensais !

DELPHINE.

C'est votre faute, aussi !.. inviter à la première vue !..

AUBRY.

Est-ce que je pouvais deviner que de ton côté...

DELPHINE.

Quelle différence ! une amie... et puis une cause excellente !

AUBRY.

Oh ! non, par exemple ! c'est le mari qui a raison.

DELPHINE.

Du tout ! c'est la femme !

AUBRY.

Tu ne connais pas les faits.

DELPHINE.

On vous a caché la vérité.

AUBRY.

Mais non, ma bonne, un ménage désuni par un jésuite... une affaire superbe dans ce moment-ci.

DELPHINE.

Je vous dis qu'elle est détestable!.. et vous aurez la bonté de vous dégager.

AUBRY.

Comment! tu veux...

DELPHINE.

Je l'exige... ou je me renferme dans mon appartement, et fera les honneurs du bal qui voudra!.. A quoi bon avoir un mari avoué, si je ne puis obliger une amie, quand l'occasion s'en présente?

AUBRY.

C'est que j'ai donné ma parole...

DELPHINE.

Et moi aussi!

AUBRY.

Comment faire?..

DELPHINE.

C'est tout simple!.. Vous allez retourner au café de Paris, vous lui direz bien poliment...

AUBRY, *contrarié.*

Que je suis obligé de lui faire une impolitesse... et s'il n'y est plus?...

DELPHINE.

Vous vous informerez de son adresse, vous irez le voir... ou plutôt... vous lui écrirez que vous êtes désolé... de ne pouvoir le recevoir... que vous ignoriez que vous étiez l'avoué de sa femme... mais que la délicatesse, l'honneur... enfin, des phrases... Vous n'êtes pas embarrassé pour en faire, c'est votre état...

AUBRY.

Mais, si on y envoyait?..

DELPHINE, *vivement.*

Il n'y a personne!.. Tous vos clercs sont en courses pour le bal... D'ailleurs, monsieur, il le faut, je le veux.

AUBRY.

Allons, allons, ne te fâche pas... j'y vais. Mais c'est bien la peine d'acheter une charge deux cent mille francs pour recommencer le métier de saute-ruisseau!

(Il sort par le fond. Delphine rentre dans son appartement.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(Même décoration. — Dans l'entr'acte, les domestiques enlèvent la toilette, le bureau et allument des candelabres.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AUBRY *seul, parlant au fond.*

Non, monsieur... c'est inutile... je n'y serai pas demain matin, à six heures. (*A lui-même.*) Attendu que je dormirai ! Ces chiens sont terribles ! que diable, qu'ils me laissent donc tranquille ! s'ils veulent se mêler de leurs affaires, à présent... ce n'est pas la peine d'avoir des avoués !

SCÈNE II.

AUBRY, DELPHINE, *en toilette de bal.*

DELPHINE.

C'est vous, monsieur !

AUBRY, *posant son chapeau.*

Je n'en puis plus !

DELPHINE.

Comme vous rentrez tard... Qu'êtes-vous donc devenu ?.. Je vous ai attendu pour dîner !

AUBRY.

Ah ! bien, oui... ces provinciaux ne sont pas faciles à attraper et votre M. d'Hervilly m'a donné plus de mal !

DELPHINE.

Vous l'avez vu ?

AUBRY.

Quand je suis arrivé au café de Paris, il venait d'en sortir.

DELPHINE.

Ah ! mon Dieu !.. il fallait demander son adresse.

AUBRY.

Je n'y ai pas manqué.

DELPHINE, *respirant.*

A la bonne heure !

AUBRY.

On ne la savait pas au comptoir... mais un jeune homme qui le connaît un peu, m'a dit qu'il croyait qu'il logeait hôtel du Nord.

DELPHINE.

C'était une indication!..

AUBRY.

Parbleu!.. malheureusement, il paraît qu'il y a vingt-deux hôtels du Nord à Paris.

DELPHINE, *haussant les épaules.*

Quelle patience!

AUBRY.

Comme tu dis, il en fallait de la patience... car je les ai tous visités... et, fort heureusement, au dernier, je suis tombé juste chez lui.

DELPHINE.

Eh bien?

AUBRY.

Eh bien! il venait de partir tout habillé.

DELPHINE.

De mieux en mieux!

AUBRY.

Sois donc tranquille! je n'ai pas perdu la tête... Comme son domestique m'a assuré qu'avant d'aller en soirée, il faisait toujours un tour à l'Opéra, je lui ai écrit un mot très-pressé que ce garçon s'est chargé de lui porter sur-le-champ, ainsi, il ne viendra pas...

DELPHINE.

C'est bienheureux!

AUBRY.

D'autant plus heureux que, dans la rue Vivienne, j'ai rencontré notre président du tribunal, que j'avais invité pour la forme, comptant bien que son atbme nous en priverait.

DELPHINE.

Eh! bien...

AUBRY.

Il s'est ravisé; il viendra, et lui qui est sévère, qui est la délicatesse même, s'il voyait les deux époux chez moi... s'il pouvait penser que je leur donne des conseils, en même temps, je serais perdu.

DELPHINE.

Vous voyez donc qu'il était essentiel que monsieur d'Hervilly ne parût pas chez vous!

AUBRY.

Dieu merci! nous voilà hors d'embaras!

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur d'Hervilly!

AUBRY, étonné.

Hein ?

DELPHINE, de même.

Comment ?

LE DOMESTIQUE.

Je dis que monsieur d'Hervilly est là qui vient pour le bal.

DELPHINE.

Il n'aura pas reçu votre lettre ! il n'a pas été à l'Opéra !

AUBRY.

C'était bien la peine de tuer mon cheval !

DELPHINE.

Allez le recevoir, lui expliquer...

AUBRY, troublé.

Non, non, chère amie... j'en ai assez. Tu vois que j'ai la main malheureuse... J'aime mieux que tu t'en charges ; les femmes ont une grâce, une adresse pour congédier les gens ; et puis, toi qui ne le connais pas, tu seras moins embarrassée.

DELPHINE.

Mais...

AUBRY, s'esquivant.

Non... non... c'est beaucoup mieux ! dépêche-toi de le renvoyer. Je reviendrai quand il sera parti...

(Il se trouve nez à nez avec Victor.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VICTOR, près la porte du fond.

VICTOR.

Je suis exact, comme vous voyez.

AUBRY, troublé.

C'est vous !... Enchanté !... (*A part.*) Que le diable l'emporte ! (*Haut.*) Pardon, mon cher client, je suis à vous... Mais... un maître de maison... Ma femme vous tiendra compagnie... (*Se tournant comme si on l'appelait.*) Voilà ! voilà !... Vous pouvez toujours allumer !...

(Il sort.)

SCÈNE V.

DELPHINE, VICTOR.

DELPHINE, à part.

Allons, il faut encore que je répare ses maladresses !...

VICTOR, à part.

Comment donc ! un avoué qui donne des fêtes et qui a une jolie femme ! Je ne pouvais pas mieux choisir. (*Haut et*

s'approchant.) Je suis bien indiscret, madame... mais la qualité de plaideur fait excuser...

DELPHINE.

Monsieur...

VICTOR, *la regardant.*

Ah ! grand Dieu !

DELPHINE, *de même.*

Que vois-je ?

VICTOR.

Ces traits...

DELPHINE.

Monsieur Victor ! (*A part.*) Le jeune homme d'autrefois !

VICTOR, *enchanté.*

Est-ce bien vous ?

DELPHINE, *émue.*

Je ne reviens pas de ma surprise ! mais que signifie ce nom d'Hervilly ?

VICTOR.

Il est vrai, ce n'était pas le mien, lorsqu'en des temps plus heureux... (*Un regard de Delphine l'arrête.*) Pardon, j'oubliais qu'il ne m'est plus permis... (*Changeant de ton.*) C'est un oncle maternel, madame, qui avait un titre, un majorat, et qui, en me laissant tous ses biens, a exigé que je prisse aussi son nom. Ce pauvre oncle !.. je l'aimais trop pour le désobliger.

DELPHINE.

Je vous félicite...

VICTOR, *vivement.*

Des faveurs de la fortune ? vous avez raison... c'est aujourd'hui surtout que je commence à croire qu'elle me veut du bien ! Vous revoir ! retrouver ces souvenirs si chers !

DELPHINE.

Ah ! de grâce, monsieur, pas un mot sur ce sujet. Je vous préviens que j'ai tout oublié. (*A part.*) Et moi qui y pensais encore ce matin !

VICTOR.

Quoi, madame !.. (*Gâtement.*) Eh ! bien, voilà qui est affreux !..

DELPHINE.

Comment ! ne vous êtes-vous pas marié aussi ?

VICTOR.

C'est vrai, mais je n'ai rien oublié ! J'avoue que j'adorais ma femme, parce qu'un honnête homme ne connaît que son devoir. Mais je pensais toujours à vous.

DELPHINE, *souriant.*

C'est bien flatteur !

VICTOR.

Si vous saviez, en approchant de Paris, comme mon cœur battait à l'idée seule de vous revoir! Tenez, j'en parlais encore ce matin à votre mari.

DELPHINE, *effrayée.*

A mon mari!

VICTOR.

Oh! sans vous nommer!... Je lui racontais mes premiers amours, et cela le faisait rire.

DELPHINE, *à part, haussant les épaules.*

Je le crois... il rit toujours.

VICTOR.

Je lui parlais de ces lettres charmantes que je relis si souvent.

DELPHINE.

Des lettres!... En effet, je me rappelle que, de l'aveu de ma mère... Vous ne les avez pas brûlées?

VICTOR.

Les brûler! un pareil trésor!... ce sont les seules qu'en me mariant j'aie sauvé de l'autodafé général.

DELPHINE.

O ciel! et si quelqu'un pouvait soupçonner...

VICTOR.

Oh! ne craignez rien! elles sont serrées bien précieusement dans un petit portefeuille couleur pensée. Je les ai cachées au fond de mon secrétaire, avec votre portrait.

DELPHINE, *étonnée.*

Mon portrait! .. que dites-vous, monsieur? Jamais pourtant je ne vous ai donné...

VICTOR.

J'en conviens, c'est un vol; et puisque je suis en train de confesser mes crimes, vous vous souvenez d'une petite miniature pendue à la cheminée de votre père, qui a disparu pendant quelque temps? Je la faisais copier en secret.

DELPHINE.

Qu'entends-je! quel abus de confiance!... avoir mon portrait!... et mon mari qui ne l'a pas!... Vous me rendrez tout, monsieur; je le veux, je l'exige.

VICTOR, *tristement.*

Soit, Madame... puisque vous m'enviez cette dernière consolation! Vous serez obéi... aussitôt que je retournerai à Dijon, ce qui ne sera pas très-prochain, suivant les apparences.

DELPHINE.

Pourquoi donc?

VICTOR.

Puisque ma femme veut une séparation!

DELPHINE, *vivement.*

Mais vous ne la voulez pas, vous, monsieur, vous vous y opposerez, et je suis sûre qu'avec quelques avances...

VICTOR, *la regardant.*

Mon Dieu! j'y étais assez disposé! mais c'est impossible. Il y a là un oncle... assez faible, et une espèce d'ami de la maison beaucoup trop fort!

DELPHINE.

Monsieur Faustin?

VICTOR.

Votre mari vous en a déjà parlé. Eh! bien, oui, c'est une peste que ces gens-là pour les ménages de province... L'invasion étrangère a été moins funeste!

DELPHINE.

Mais il n'y en a plus, Monsieur!

VICTOR.

Je sais bien... on les chasse, et il y en a toujours. Vous ne pouvez-vous imaginer combien il est cruel de voir sans cesse une influence secrète entre sa femme et soi! C'était monsieur Faustin qui avait la confiance, le pouvoir... Si je proposais une partie de plaisir, on avait une conférence; si je voulais traiter un ami, c'était jour maigre.

DELPHINE.

Vous ne dites pas que vous aviez donné mille prétextes à la froideur de votre femme...

VICTOR.

Moi! j'étais le modèle des maris! Mais quand on vous rend votre maison insupportable, il faut bien aller se distraire ailleurs. Et maintenant qu'une séparation peut seule ramener la paix entre nous, j'en ai pris mon parti. Je serai beaucoup plus heureux en redevenant garçon. (*Tendrement.*) Vous me permettrez de vous offrir quelquefois mon hommage?

DELPHINE.

Monsieur...

VICTOR.

Oh! rassurez-vous... je n'espère rien, je ne demande rien...

DELPHINE, *à part.*

Oui! encore un jésuite!

VICTOR.

Rien... que la permission de vous voir, de vous aimer en silence... vous ne pouvez m'en empêcher!

DELPHINE, *froidement.*

Pardonnez-moi, monsieur, il ne m'est plus permis d'entendre un pareil langage, et vous m'obligerez en ne reparaisant plus...

VICTOR , *souriant.*

Chez mon avoué? ah! c'est de la tyrannie..... je ne puis vous le promettre.

DELPHINE.

Comment, monsieur?

VICTOR.

Ecoutez donc, j'ai un procès... Ce n'est pas ma faute si votre mari a ma confiance... je suis obligé de le voir tous les jours.

DELPHINE , *à part.*

Tous les jours!.. Et monsieur Aubry, avec son caractère!..

VICTOR , *tirant des papiers de sa poche.*

Oh! je suis en règle; me voilà armé de l'horrible dossier... Je suis même fâché d'avoir apporté mes papiers aujourd'hui, ça m'aurait servi de prétexte pour demain.

DELPHINE , *avec ironie.*

Des papiers! pour prouver votre fidélité?

VICTOR , *feuilletant ses papiers.*

Oui, vraiment! D'ordinaire, il n'y a pas de preuves par écrit; mais voici des lettres de ma femme qui démontrent... (*Il s'arrête.*) Ah! c'est singulier!

DELPHINE.

Quoi donc?

VICTOR.

Des vers que je lui adressais dans le commencement de notre mariage, et que je retrouve là... Encore une preuve d'amour!

DELPHINE , *prenant le papier.*

Comment! vous faisiez des vers?

VICTOR.

Oh! des vers de province, vous savez ce que c'est.

DELPHINE , *les lisant.*

Très-bien!.. comme c'est tendre et passionné!

VICTOR.

Oui, mais quoique son nom y soit, je ne les lui ai jamais donnés... parce que je crois qu'en les faisant, je ne pensais qu'à vous!

DELPHINE , *cachant le papier précipitamment.*

Dieu! monsieur Aubry!

VICTOR.

Qu'avez-vous?

DELPHINE , *bas.*

Pas un mot, je vous en conjure!

VICTOR , *à part,*

C'est le mari!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AUBRY.

AUBRY, regardant de côté.

A merveille! le coup-d'œil sera magnifique! (*Bas, à sa femme.*) Eh! bien, est-il parti? (*L'apercevant.*) Le voilà encore!

VICTOR.

Je vous rends grâce, mon cher avoué, (*Montrant Delphine.*) Vous avez un moyen sûr de faire prendre patience à vos cliens.

AUBRY, avec un rire forcé.

Oui... je... (*Bas à sa femme.*) Ah! ça, tu devais le renvoyer... De quoi diable avez-vous donc parlé?

DELPHINE, à part.

Je n'y ai pas pensé, seulement. (*Bas, à Aubry.*) C'est que..... c'est fort délicat.

VICTOR.

Je ne m'attendais pas au plaisir de renouveler connaissance... avec madame.

AUBRY.

Ah! vous vous connaissiez? (*Bas, à Delphine.*) Qu'est-ce que cela signifie?

DELPHINE, bas.

Je ne sais... je ne me rappelle pas. Peut-être un de mes anciens danseurs!

AUBRY, à part.

Elle n'a jamais que cela à me dire... le chapitre des anciens danseurs... ça ne finit pas!

VICTOR.

Du reste, je vous fais mon compliment. Vous aurez un monde fou! la femme de notre receveur-général, que j'ai rencontrée ce soir, et qui viendra. Elle habite Paris toute l'année, parce que les receveurs-généraux sont comme les évêques... ils résident peu! Une jolie femme... je l'ai invitée pour la première contredanse... (*A Delphine.*) Madame, me fera-t-elle aussi l'honneur...

AUBRY, à part.

Allons, le voilà qui se met à son aise!.. (*A Delphine.*) Mais tâchez donc de m'en débarrasser...

DELPHINE, bas.

Je ne sais que lui dire...

AUBRY, bas.

Alors, je vais m'en charger, ça ne sera pas long!.. (*Haut.*) Parbleu! mon cher client, je suis désespéré...

VICTOR.

Pourquoi donc? Ne vous occupez pas de moi. Nous parlerons d'affaires plus tard... (*Regardant au fond.*) Eh tenez! voilà déjà une dame qui vous arrive.

AUBRY, *voulant lui offrir la main.*

Ah! mon Dieu! où sont mes gants?

VICTOR, *allant au-devant d'elle.*

Ne vous dérangez pas, je vais vous remplacer...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLARISSE, *en toilette de bal, un bouquet à la main.*

VICTOR, *offrant la main à Clarisse.*

Permettez, Madame...

CLARISSE.

Monsieur... (*Le reconnaissant.*) Ah ciel!

VICTOR, *de même.*

Qu'ai-je vu?

CLARISSE, *s'éloignant de lui.*

Mon mari!

VICTOR, *de même.*

Ma femme!

AUBRY.

Sa femme! justement ce que je voulais empêcher.

CLARISSE, *bas à Delphine d'un ton de reproche.*

Ah! Delphine!

DELPHINE, *bas.*

Je te jure que j'ignorais...

CLARISSE, *à part.*

Et mon oncle, qui m'a laissé pour finir ses visites!

VICTOR, *à Aubry.*

Quoi! monsieur... c'est donc un piège que vous m'avez tendu!

AUBRY.

Monsieur, je n'ai rien tendu. (*A part.*) Et c'est moi qui me trouve pris...

VICTOR.

J'étais loin de m'attendre à un trait semblable... à la fois du côté gauche et du côté droit!

AUBRY.

Monsieur, cela s'est vu très-souvent!

DELPHINE, *bas à son mari.*

Il faut les reconcilier, c'est le seul moyen de sauver votre réputation.

AUBRY, *bas.*

Tu as raison, mais ce que j'ai si peu l'habitude des conciliations.

DELPHINE, *bas.*

N'importe, essayez !

VICTOR.

Enfin, monsieur, vous êtes donc l'avoué des deux parties ?

AUBRY, *passant entre eux.*

Eh bien, oui, monsieur ! mais pour les rapprocher, car je ne suis pas un avoué comme un autre ; je n'aime pas le bruit, le scandale, et avant de plaider, j'épuise tous les moyens d'arranger une affaire. C'est ici le premier acte de la procédure ; les époux doivent comparaître en personne... Article 871.

DELPHINE, *bas.*

877 !

AUBRY, *du côté de sa femme.*

Est-cè l'article 877 ? c'est juste. (*Haut.*) Article 877. (*Aux époux.*) Il fallait vous voir... vous parler... et j'ai pensé que dans un bal, cela valait beaucoup mieux que devant monsieur le président, et si je parviens à vous réunir...

VICTOR, *s'éloignant de côté.*

Nous réunir !

CLARISSE, *s'éloignant du côté opposé.*

Jamais !

AUBRY.

Allons, allons, mes amis, un peu de calme ! De quoi s'agit-il, après tout ? de ces querelles comme on en voit tant ! de ces torts que l'imagination s'exagère et qu'il semble qu'on ne pardonnera jamais. (*A sa femme.*) Aidez-moi donc, chère amie. (*Passant près de Clarisse.*) Eh ! mon Dieu ! en ménage, il faut tout pardonner, il faut que chacun y apporte de l'indulgence, de la résignation, et c'est surtout à l'hymen qu'on peut appliquer ces deux mots si célèbres : *union et oubli.*

DELPHINE, *près de Victor.*

Oui, Monsieur, *union et oubli.* (*A mi-voix.*) Ce doit être notre devise à tous.

AUBRY, *avec enthousiasme.*

Y a-t-il rien de comparable à l'aspect de deux époux parfaitement d'accord... Regardez-nous, ma femme et moi, jamais le plus léger nuage... (*A part, les regardant de loin.*) Il me semble qu'il lui parle bien bas !

CLARISSE.

Non, monsieur, il est des procédés qu'on ne peut pardonner.

AUBRY, *à Clarisse.*

Mais il n'a pas cessé de vous être fidèle !

CLARISSE.

Lui !

AUBRY.

Oui, Madame, il me l'a dit, et même en ce moment, vous voyez qu'il n'a des yeux que pour vous. (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! comme il regarde ma femme !

DELPHINE, *bas à Victor.*

Mon amitié sera votre récompense.

VICTOR.

Est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

AUBRY, *à part.*

Hein !... Qu'est-ce qu'elle lui avait donc promis ? (*Haut.*) Contemplez ce tableau... d'une confiance mutuelle... et spontanée... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

DELPHINE, *bas.*

Je vous en prie, Victor.

AUBRY, *à part.*

Victor, qu'est-ce que c'est que ça ?

DELPHINE, *bas.*

Je le veux.

AUBRY, *à part.*

Je le veux. (*S'approchant.*) Oh ! pour le coup, c'est trop fort, Madame.

DELPHINE.

Comment ? quoi ! qu'avez-vous ?

AUBRY.

Rien ; mais c'est que... il me semble que je n'ai pas compris.

DELPHINE.

Cela vous arrive quelquefois ; mais je parle à Monsieur ; ainsi vous n'avez pas besoin...

AUBRY.

Oui ; mais alors, je comprends trop ; j'ai cru entendre...

DELPHINE.

Tout ce qui me passe par la tête... Je tâche de le calmer. Je lui dis ce que vous dites à sa femme.

AUBRY.

Pas tout-à-fait. Vous parlez de récompense ; moi je lui aurais tout bonnement présenté la note des frais.

CLARISSE, *se rapprochant.*

Qu'est-ce donc ?

AUBRY.

Ne faites pas attention. Une affaire de ménage...

VICTOR, *se rapprochant aussi.*

Mais il me semble...

AUBRY.

Pardon, monsieur. Je n'ai pas besoin d'avouer : je m'expliquerai bien tout seul. (*A sa femme.*) Et j'exige que madame...

DELPHINE.

Taisez-vous donc!.. devant deux étrangers!

AUBRY.

Ça m'est égal!

DELPHINE.

Vous allez vous rendre ridicule.

AUBRY.

C'est possible; mais vous aviez avec lui un ton familier...

DELPHINE.

Vous perdez la tête!

AUBRY, *s'échauffant.*

Au contraire! je veux la conserver intacte...

DELPHINE, *offensée.*

Qu'osez-vous dire!

AUBRY.

Tout ce qu'il vous plaira, madame. Mais je veux savoir...

DELPHINE, *se récriant.*

Vous voulez?.. Ah! voilà du nouveau! Eh bien! monsieur, vous ne saurez rien!

AUBRY.

Vous augmentez mes soupçons.

DELPHINE.

Peu m'importe.

AUBRY, *s'emportant.*

Madame!..

CLARISSE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu!.. Delphine!

VICTOR.

Y songez-vous?

DELPHINE, *en larmes.*

Non! j'ai eu trop à souffrir depuis que je renferme mes chagrins.

AUBRY.

Et moi donc!

DELPHINE, *vivement.*

Un caractère affreux!

AUBRY, *de même.*

Un esprit despotique!..

DELPHINE.

D'une jalousie!..

AUBRY.

D'une légèreté!

DELPHINE.

Il n'y a plus moyen d'y tenir!

AUBRY, hors de lui.

Parbleu!.. il ne vous manque plus que de demander une séparation!

DELPHINE, involontairement.

Ah!.. si cela ne dépendait que de moi!

CLARISSE.

Que dis-tu?..

DELPHINE.

Vous ne pourriez pas en plaider qui me fût plus agréable.

AUBRY, furieux.

Qu'à cela ne tienne, madame... et dès demain...

DELPHINE.

Heureusement que nous avons des témoins...

CLARISSE.

O ciel!

VICTOR.

De grâce!

DELPHINE, sanglottant.

C'est qu'il est impossible d'être plus malheureuse!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LEFÈVRE, en costume de bal.

LEFÈVRE, accourant.

Monsieur!.. monsieur!.. on vous demande. Il y a déjà du monde au salon. Je viens de faire commencer.

AUBRY.

Ah! mon Dieu! j'oubliais le bal! (A Delphine.) Allons, madame, essuyez vos yeux, soyez gaie... On croirait que mon étude va mal!

DELPHINE.

Ah! j'étouffe! Choisir un jour où je reçois pour me faire une pareille scène!

AUBRY, cherchant dans ses poches.

Que diable ai-je donc fait de mes gants?

DELPHINE, à Clarisse.

Pardon, ma chère!..

CLARISSE.

Je suis désolée!..

AUBRY, offrant la main à sa femme.

Nous reprendrons cette conversation, madame!

DELPHINE, en le suivant.

Certainement! ce sera le plus beau jour de ma vie!.. Je voudrais ne jamais vous revoir!...

(Ils sortent en se disputant. Lefèvre les a précédés. La porte se referme.)

SCENE IX.

CLARISSE, VICTOR.

(Ils se regardent un moment en silence et avec embarras.)

CLARISSE, à part.

Eh bien ! elle me laisse....

VICTOR, à part.

Il n'y a pas moyen d'esquiver la tête à tête.

CLARISSE, à part.

Je ne sais que devenir !

VICTOR, à part.

Il faut pourtant dire quelque chose. (*Haut.*) Quelle scène affreuse !

CLARISSE.

Oh ! affreuse en effet... J'en suis encore toute émue.

VICTOR.

Ce pauvre garçon !

CLARISSE.

Pauvre Delphine ! mais quel était donc le motif de leur dispute ?

VICTOR.

Je n'ai pas trop compris... il m'a semblé que c'était en faisant l'éloge des époux bien unis, qu'ils se sont brouillés.

CLARISSE.

Quoi ! nous serions la cause !..

VICTOR.

J'en ai peur.

CLARISSE.

Ah ! j'en serais inconsolable ! mon Dieu ! que ce monsieur Aubry est violent !

VICTOR.

Et sa femme !.. avez-vous remarqué, Madame, comme la colère va mal à une jolie figure ?

CLARISSE.

Nous ne pouvons pas les laisser dans cette situation ; il faut empêcher un éclat.

VICTOR.

Je ne demanderais pas mieux ! mais comment faire ?

CLARISSE.

Je vais parler à Delphine, si vous aviez la bonté en même temps...

VICTOR.

De me charger du mari ? de tout mon cœur ! mais qu'est-ce que nous leur dirons ?

CLARISSE.

C'est bien facile ! de ces choses générales... j'attaquerai sa sensibilité ; je lui ferai remarquer combien il est dangereux pour une jeune femme d'occuper le public de ses chagrins, de ses divisions ; on commence toujours par lui donner tort.

VICTOR.

C'est assez vrai !

CLARISSE.

J'ajouterai que les plaintes, les reproches, sont de mauvais moyens pour ramener un mari ; que notre lot, à nous, c'est la patience, la résignation ; que plus il est coupable, plus il faut redoubler de douceur, pour le forcer à rougir de son injustice et à nous rendre son amour.

VICTOR, *vivement.*

Ah ! c'est très-bien ! moi, de mon côté, je dirai à monsieur Aubry qu'il est sorti de toutes les bornes ; que c'est précisément à celui qui a le plus de pouvoir à n'en point abuser.

CLARISSE.

Oui ! appuyez bien là-dessus...

VICTOR, *la regardant avec plaisir.*

C'est qu'elle est très-bien, ma femme ! Je ne l'avais jamais vue en costume de bal. (*Haut.*) J'ajouterai, que loin de chercher à exciter sa colère, loin de la blesser par des mots piquans, il devait user d'indulgence et ne pas employer le dédain quand un mot de tendresse pourrait ramener entre eux la confiance et le bonheur.

CLARISSE.

A merveille ! je suis sûre qu'il sera touché... (*Elle s'arrête, en le voyant rire.*) De quoi riez-vous donc ?

VICTOR.

D'une réflexion assez drôle. Vous ne vous apercevez pas que nous venons juste de penser l'un et l'autre, ce que nous devrions nous dire à nous-mêmes ?

CLARISSE.

Comment, monsieur...

VICTOR.

Ne sommes-nous pas dans la même position ?

CLARISSE.

Quelle différence !

VICTOR.

Aucune, je vous jure.

CLARISSE.

Ah ! pardonnez-moi, il ne s'agit ici que d'un mal entendu.

VICTOR.

Comme nous, des conjectures, des suppositions que l'on s'est chargé d'interpréter... que votre oncle a cru sur parole, et que vous-même...

CLARISSE.

Et ce départ subit, monsieur... cet abandon que vous ne vous êtes pas même donné la peine de justifier?

VICTOR.

J'ai eu tort, sans doute; mais on me refusait le droit de disposer de ma femme; on voulait contraindre mes goûts, vous interdire des plaisirs qui sont toujours innocens dès qu'un mari les autorise et les partage! J'aime la société, je me faisais une fête de vous conduire dans les bals, les réunions... Qui mieux que vous est faite pour y briller? Eh! tenez, depuis que vous n'êtes plus sous cette funeste influence, si vous saviez combien votre regard est plus doux, plus aimable... jusqu'à votre démarche, votre tournure si gracieuse, que cette mise élégante fait mieux ressortir.

CLARISSE, *timidement.*

Vous trouvez?

VICTOR.

Il n'y a pas de comparaison. Je devinais tout cela, et je jouissais d'avance de vos triomphes, de vos succès. Ce crime, si c'en est un, mérite-t-il une punition qui nous prépare des regrets éternels?

CLARISSE.

Des regrets éternels!

VICTOR.

Oui, ce que nous venons de voir, ce que nous venons d'entendre ne vous a-t-il pas fait sentir tout ce qu'avait d'affreux les divisions entre mari et femme?

CLARISSE.

Il est certain que c'est un spectacle...

VICTOR.

Qui n'est pas encourageant. (*D'un ton insinuant.*) Et puisque le hasard, plus puissant que notre volonté, nous a rapprochés, tâchons de profiter de la leçon. A ce bal, où nous sommes forcés de paraître, nous allons trouver des personnes de connaissance, des habitans de Dijon, qui ne nous ont pas épargnés dans leurs propos, et qui vont encore s'égayer à nos dépens.

CLARISSE.

Vous croyez?

VICTOR.

Oh! je vous en réponds! on sera sans pitié... Il y a beaucoup de femmes. Il serait charmant de tromper leur attente en paraissant de la meilleure intelligence.

CLARISSE, *hésitant.*

Au fait, qui nous empêche d'avoir l'air bien ensemble?... Cela n'engage à rien.

VICTOR.

Et même, afin de mieux dissimuler, il ne serait pas mal peut-être... de danser avec moi.

CLARISSE.

Avec vous ?

VICTOR.

Une seule contredanse ! C'est une faveur que vous ne refuseriez pas à un étranger, et cela me donnera l'occasion de me justifier.

CLARISSE, involontairement.

Vous justifier ! Ah ! que je le voudrais !

VICTOR, tendrement.

Eh bien !

CLARISSE, baissant les yeux.

Nous verrons.

VICTOR.

Vous acceptez ? Ah ! que je suis heureux ! Je vais retenir une place, et je reviens vous chercher. (*Avec amour.*) Adieu ! adieu ! chère Clarisse ; jamais vous ne fûtes si jolie et si bonne !

(Il lui baise la main et s'échappe par la gauche.)

SCENE X.

CLARISSE, D'ARBOISE.

D'ARBOISE, paraissant au fond, et ayant vu Victor.

Comment, morbleu ! qu'est-ce que j'ai vu là ?..

CLARISSE, troublée.

O ciel ! mon oncle !..

D'ARBOISE.

Dieu me pardonne, ma nièce, c'était votre mari qui vous baisait la main ! Oublier à ce point vos devoirs !..

CLARISSE.

Mon Dieu, je ne sais comment cela s'est fait !..

D'ARBOISE.

Parbleu ! il vous a pris la main. Vous avez dû vous en apercevoir.

CLARISSE, troublée.

Mais je vous assure que je n'y songeais pas ; je ne le voulais pas.

D'ARBOISE.

Je ne le voulais ! elles n'ont que cela à dire : elles ne le veulent jamais, et... (*Sévèrement.*) Ma nièce, c'est une conduite fort légère, et si monsieur Faustin en était instruit.. Je vous demande un peu si ce sont là des préliminaires de séparation, tandis que je vais criant partout que vous êtes au plus mal

ensemble, madame est là à coqueter. Si vous adorez votre mari, alors dites-le tout de suite; je n'ai plus rien à faire ici; je prends des chevaux, et je m'en vais!

CLARISSE.

Non, mon oncle; mais pourquoi n'étiez-vous pas là?

D'ARBOISE.

Est-ce que je puis être partout? Je courais après mon substitut, pour lui expliquer l'affaire. J'ai été au Palais, et je ne sais quelle mauvaise plaisanterie on m'a faite; on m'a assuré qu'il n'y était plus, mais que je le trouverais le dimanche à la paroisse où il était serpent.

CLARISSE.

Eh bien! mon oncle, je ne suis pas fâchée que vous ne l'ayez pas rencontré, car peut-être ne nous adresserons-nous pas à la justice.

D'ARBOISE.

Et à qui donc voulez-vous vous adresser? à la chambre des députés?

CLARISSE, *timidement*.

Non... à personne.

D'ARBOISE.

Comment?

CLARISSE, *plus timidement*.

M. d'Hervilly prétend qu'il est innocent; que nous avons été trompés par de faux rapports.

D'ARBOISE.

Oui dà, et, dans ce moment peut-être, il est aux pieds de sa nouvelle conquête.

CLARISSE.

Que voulez-vous dire?

D'ARBOISE.

Que ton mari est le plus faux, le plus traître des hommes. Dans cinq minutes, je t'en donnerai la preuve.

CLARISSE.

La preuve!

D'ARBOISE.

Oui, j'ai reçu des nouvelles de là-bas. Ce fameux portefeuille qu'il cachait si soigneusement...

CLARISSE.

Il est entre vos mains?

D'ARBOISE.

On me l'a envoyé. J'ai donné ordre à mon laquais de courir à la diligence, et de me l'apporter.

CLARISSE.

Et vous croyez qu'il renferme des lettres?

D'ARBOISE.

Cela saute aux yeux ! Tu ne sais pas ce dont il est capable ? Monsieur Aubry lui-même, qui était de fort mauvaise humeur contre lui, ne m'a dit que quelques mots en l'air ; mais il ne doute pas que ton mari n'ait ici, au bal, quelqu'un qui l'intéresse.

CLARISSE, *frappée.*

Ici ! quelle perfidie ! quelle trahison ! après tout ce qu'il m'a dit !

D'ARBOISE.

Ah ! parbleu ! ces libéraux ont la langue dorée ! Quand ils vous parlent, on croirait presque qu'ils ont raison.... aussi je me boucherais plutôt les oreilles...

CLARISSE, *d'un air décidé.*

Mon oncle, emmenez-moi ; je ne veux pas rester un moment de plus ; je ne veux plus le voir, l'entendre ; je le déteste.

D'ARBOISE.

A la bonne heure ! voilà que tu commences à devenir raisonnable. Viens, mon enfant, viens faire tes adieux à madame Aubry. Je vais envoyer chercher ma voiture, et dire à notre avoué que vous êtes parfaitement d'accord... pour la séparation.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DELPHINE, CLARISSE avec son schall; PLUSIEURS
DOMESTIQUES.

DELPHINE, à Clarisse.

Non, te dis-je, tu ne m'échapperas pas. (*Aux domestiques.*)
André, faites donc arriver des glaces jusqu'aux dames. Il y a
là un groupe de jeunes gens qui ne laissent rien passer.

LE DOMESTIQUE.

C'est vrai que c'est difficile. (*Elevant son plateau de toute la
longueur de ses bras.*) Enfin je m'en vais tâcher!

DELPHINE.

Ah!... dites à mon mari que je l'attends ici pour arranger
ce wist du président.

(Les domestiques sortent.)

SCÈNE II.

DELPHINE, CLARISSE.

CLARISSE, étonnée.

Ton mari? Comment, est-ce que vous vous parlez encore?

DELPHINE.

Eh! mais pourquoi pas? A cause de cette dispute... Oh!
mon Dieu! je n'y pense plus, tout est calmé.

CLARISSE.

Ah! tant mieux!

DELPHINE.

Je n'ai eu besoin que d'un mot...

CLARISSE.

J'entends, tu lui as expliqué...

DELPHINE.

Oui, je lui ai dit qu'il avait tort; je l'ai boudé, et il m'a
demandé pardon... Nous sommes mieux que jamais! (*Chan-
geant de ton.*) Mais toi, ma chère... qu'est-ce que cela signi-
fie? Je te vois avec ton schall, attendant ta voiture...

CLARISSE, *embarrassée.*

Je suis étonnée... qu'elle tarde aussi long-temps...

DELPHINE.

Tu veux t'en aller? je ne le souffrirai pas! A minuit! quand nous commençons à peine... C'est un affront que tu me fais!

CLARISSE, *hésitant.*

Je suis très-fatiguée... d'ailleurs, j'ai si peu de goût pour le monde!

DELPHINE.

Ce n'est pas cela, il y a autre chose! Je t'avais laissée en tête-à-tête avec ton mari... (*En souriant.*) Voyons, que s'est-il passé? que te disait-il?

CLARISSE, *avec ironie.*

Oh! ce qu'ils disent tous! Qu'il n'est point coupable... qu'il me le prouvera.

DELPHINE,

Il faut le croire, ma chère, et ne pas demander de preuves; c'est plus sûr.

CLARISSE.

Oh! sans doute! car il me trompait encore...

DELPHINE.

Allons! tu te montes la tête... Pour en finir, je veux que vous vous expliquiez devant moi. Viens!

CLARISSE, *l'arrêtant.*

Non! non! Delphine... pour un empire, je ne reparaitrais pas au salon.

DELPHINE, *étonnée.*

Et pourquoi?

CLARISSE, *avec dépit.*

Je ne veux pas m'y trouver avec ma rivale.

DELPHINE, *inquiète.*

Que dis-tu?

CLARISSE, *avec émotion.*

Oui, une femme qu'il aimait... qui est là... à qui il a donné rendez-vous.

DELPHINE, *troublée.*

Comment? Quelle idée!

SCÈNE III.

LES MÊMES, D'ARBOISE, *accourant.*

D'ARBOISE, *à sa nièce.*

Voilà, voilà. (*Frappant sur sa poche.*) Je le tiens enfin! mon laquais vient de l'apporter.

DELPHINE.

Quoi donc?

CLARISSE.

La preuve de sa trahison.

DELPHINE.

De qui ?

D'ARBOISE.

De son mari.

DELPHINE.

Si j'y comprends un mot...

D'ARBOISE.

Vous allez tout savoir... Je voudrais seulement que notre avoué fût présent... Hé ! parbleu ! le voici lui-même !

SCENE IV.

LES MÊMES, AUBRY, *traversant le fond.*

D'ARBOISE, *courant à lui.*

Monsieur Aubry ! Monsieur Aubry !

AUBRY, *d'un air inquiet.*

Pardon, je suis à vous.

DELPHINE, *à son mari.*

Qu'avez-vous donc !

AUBRY, *bas.*

Tous les malheurs, chère amie... deux chiens dont j'ai oublié les rendez-vous, qui me font redemander leurs pièces.

D'ARBOISE.

Je voulais vous dire...

AUBRY.

Dans la minute ! (*A sa femme.*) Et le banquier prussien, qui vient de partir, en disant qu'un avoué qui donne d'aussi beaux bais doit être plus cher qu'un autre.

DELPHINE, *bas.*

Prenez garde que les autres n'en fassent autant !

AUBRY, *voulant sortir.*

Je m'en vais les clouer à une bouillotte...

D'ARBOISE.

Eh bien !.. il s'en va !.. Monsieur Aubry !..

AUBRY.

Pardon, c'est que j'ai là du monde... qui attend.

D'ARBOISE, *avec colère.*

Moi aussi, monsieur, j'attends et depuis long-temps !.. Corbleu, quel avoué êtes-vous donc ? depuis ce matin, je me promène dans votre étude, sans pouvoir vous rencontrer.

AUBRY, *souriant.*

Monsieur, vous n'êtes pas le seul !.. mais si c'est pour la séparation, il me semble que nous n'avons plus rien à faire. On

se rapproche, on s'entend, du moins à ce que vient de m'annoncer le mari de madame.

D'ARBOISE.

Du tout, monsieur, on ne se rapproche pas.

CLARISSE.

Le ciel m'en préserve.

AUBRY.

Ah ! vous voulez poursuivre ?

D'ARBOISE.

Absolument ! j'ai là des preuves décisives.

AUBRY, à sa femme.

Ma foi, puisque l'autre y renonce, je ne vois pas pourquoi, je refuserais un bon procès...

DELPHINE, bas.

Prenez garde.

AUBRY.

Il m'en faut un, en dédommagement du premier. (*Haut.*) Décidément, vous voulez plaider ?

D'ARBOISE.

J'y mangerai plutôt ma fortune !

AUBRY, lui tendant la main.

Touchez-là, monsieur, je suis votre homme ! Ainsi vous avez des preuves...

DELPHINE.

Encore faut-il savoir de quelle nature ?

AUBRY.

Ah ! c'est juste. (*A d'Arboise.*) Sont-ce des preuves morales !

D'ARBOISE.

Morales !.. Morales !.. jusqu'à un certain point ! (*Baissant la voix.*) Ce sont des lettres... une correspondance...

AUBRY.

Ah ! diable !

DELPHINE, plus inquiète.

Qu'est-ce que cela dit ?

D'ARBOISE.

Qu'il avait une liaison criminelle !

CLARISSE.

Je n'en ai jamais douté.

AUBRY.

Avant son mariage ?

D'ARBOISE.

Et qui a continué après... du moins, je le crois.

AUBRY.

Hé ! hé !... ce qu'il me confiait tantôt d'un ancien-attachement.

CLARISSE.

Eh bien ! Delphine, tu l'entends...

DELPHINE.

Un peu de calme !

D'ARBOISE, *les rassemblant autour de lui.*

Du reste, nous en saurons davantage. Voici le fait : c'est un portefeuille... couleur pensée.

DELPHINE, *à part.*

O ciel !

D'ARBOISE.

Qui a souvent excité les soupçons de ma nièce, et qu'il cachait avec un soin !...

DELPHINE, *à part.*

C'est celui qui renferme mes lettres !

AUBRY, *se frottant les mains.*

Ça commence à devenir intéressant !.. un portefeuille-couleur pensée... c'est très-sentimental.

DELPHINE, *avec impatience.*

Mais, monsieur Aubry, qu'est-ce que vous faites donc là ?

AUBRY, *les mains derrière le dos.*

Moi, ma bonne, je fais mon état ; j'étudie la cause.

DELPHINE.

Au lieu d'aller faire les honneurs !

AUBRY.

Bah ! ils dansent comme des perdus ! ils n'ont pas besoin de moi. D'ailleurs, je ne puis pas quitter ma cliente. (*Bas.*) Et puis, ça m'amuse !

DELPHINE, *à part.*

Quel supplice :

AUBRY.

Enfin, ce portefeuille ?..

D'ARBOISE.

Il est entre mes mains.

DELPHINE, *à part.*

Ah ! grand Dieu !

D'ARBOISE, *à sa nièce.*

C'est Julie, ta femme de chambre, qui a découvert...

CLARISSE.

Bonne Julie !

D'ARBOISE, *à Delphine.*

Il n'y a rien comme les femmes de chambre pour tout apprendre et tout rapporter.

DELPHINE, *avec humeur.*

On ne devrait jamais en avoir.

D'ARBOISE.

Cette brave fille qui connaissait nos soupçons était chargée

d'épier les moindres indices. Il paraît que, depuis notre départ, elle s'était aperçue que la clé de la toilette de madame ouvrait le secrétaire de monsieur... Elle a voulu ranger, mettre en ordre... et dans un trésor à secret, que le hasard a fait jouer, elle a trouvé, ce fameux portefeuille.

AUBRY, *enchanté.*

Et elle vous l'a envoyé ?

D'ARBOISE.

Sur-le-champ. Je l'apporte pour joindre au dossier.

(Il cherche dans ses poches.)

DELPHINE, *à part.*

C'est fait de moi !

CLARISSE, *vivement.*

Je vais donc connaître enfin celle qui m'a causé tant de chagrins.

D'ARBOISE.

Eh bien ! est-ce que je l'ai perdu ?

DELPHINE, *à part.*

Plût au ciel !

D'ARBOISE.

Non, non, le voici !

CLARISSE, *avec joie.*

Ah !

DELPHINE, *vivement.*

Prenez garde, c'est monsieur d'Hervilly.

AUBRY.

Le mari !

CLARISSE.

Silence !

D'ARBOISE, *remettant la main dans sa poche.*

Ne disons rien.

(Il se tient à l'écart.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, *à Clarisse.*

Mille pardons, madame ; vous devez m'en vouloir. Voilà une heure que je vous cherche dans le bal pour faire mes excuses. J'étais si empressé de profiter de la faveur que vous m'accordez, que j'avais oublié un autre engagement. La femme de notre receveur-général... (*Gaiement.*) On ne peut se brouiller avec les autorités. Ce sera donc pour la contredanse suivante, si vous le permettez ?

CLARISSE, *froidement et se contraignant.*

Ni celle-là ni une autre, Monsieur.

VICTOR, *surpris.*

Comment !

D'ARBOISE, *à part.*

Très-bien ! Je reconnais mon sang !

CLARISSE.

Je m'étonne que, dans notre position, vous ayez pensé...

VICTOR, *plus étonné.*

Tout-à-l'heure, cependant, vous m'aviez promis...

CLARISSE.

Vous vous trompez, monsieur ; j'ai pu ne pas répondre avec aigreur à vos folies, sans que pour cela mes résolutions aient changé.

VICTOR, *confondu.*

Quoi ! madame !... (*Se tournant vers Delphine.*) Concevez-vous un caprice pareil ?

DELPHINE, *d'un ton composé.*

Apparemment que madame a des raisons...

AUBRY, *du même ton.*

Ou peut-être des motifs...

VICTOR, *les regardant.*

Vous aussi ? Que veulent dire ces visages contraints ?... (*Apercevant d'Arboise.*) Ah ! je devine ! je n'avais pas vu monsieur d'Arboise. (*Le saluant.*) Cet excellent oncle ! partout où je le rencontre, je dois m'attendre à des préventions injustes... (*Regardant autour de lui.*) Le bon monsieur Faustin n'est-il pas aussi caché dans quelque coin ?

D'ARBOISE, *gravement.*

Monsieur ! il me semble que, dans tout ceci, vous ne devez vous en prendre qu'à vous seul.

VICTOR, *vivement.*

Non, monsieur, c'est vous que j'accuse !.. Tout-à-l'heure, madame était bonne, indulgente : vous paraissez, et je suis accablé de dédains... Il faut vous expliquer enfin, il faut me déclarer...

LEFÈVRE, *en dehors.*

Monsieur d'Hervilly ! monsieur d'Hervilly !

VICTOR.

Qu'est-ce donc ?

AUBRY, *regardant.*

Eh ! parbleu ! votre dame qui vous attend. La contredanse est commencée.

VICTOR.

Il s'agit bien de cela !

AUBRY.

Allez donc vite !.. Tenez, la chaîne anglaise !

VICTOR, *avec impatience.*

Eh ! comment voulez-vous que l'on danse, quand on est furieux ? (*A Clarisse.*) Clarisse, je vous en conjure... daignez

au moins me dire... (*Remarquant son air froid et dédaigneux.*)
Quoi ! pas un mot ! pas un regard !... (*Vivement.*) Eh ! bien ,
madame , puisque vous me repoussez , puisque vous me ré-
duisez au désespoir , je ne demande plus rien . Je pars , je
m'éloigne ; vous ne me reverrez de la vie , et quand vous au-
rez reconnu votre erreur , il ne sera plus temps de me rappeler !.. Adieu !

(Il rentre dans la salle de bal.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES , excepté VICTOR.

D'ARBOISE.

Bon voyage !

CLARISSE.

Quelle assurance ! à ce langage , qui le croirait coupable ?

D'ARBOISE , tirant le portefeuille de sa poche.

Ruses de maris ! (*A Aubry , d'un air d'intelligence.*) Nous
autres hommes , nous sommes si fins , quand nous voulons !

AUBRY , d'un air de confiance et à l'oreille.

C'est-à-dire que nous sommes de vrais misérables ! (*Haut.*)
Reprenons l'instruction.

D'ARBOISE.

Oui , reprenons l'instruction !

DELPHINE , à part.

O Dieu ! que devenir ?

CLARISSE , avec impatience.

Il me tarde de savoir de qui elles sont !

D'ARBOISE.

Eh ! mon Dieu ! peut-être une de tes amies intimes !

DELPHINE , vivement.

Comment , monsieur , vous avez lu...

D'ARBOISE , avec dignité.

Moi , madame , je ne me serais pas permis... cela regarde
ma nièce ; d'ailleurs , il y a un secret que je n'ai jamais pu
découvrir.

TOUS , se rapprochant.

Un secret !

DELPHINE , saisissant le portefeuille.

Donnez , je suis sûre que je le trouverai. (*A part.*) Je le tiens !

AUBRY.

Oui , oui , les femmes devinent tous les secrets.

CLARISSE , allant à elle.

Eh bien ?

DELPHINE , passant le portefeuille dans l'autre main , et la re-
poussant.

Un moment !

CLARISSE, *étonnée.*

Que prétends-tu? Delphine, je veux les voir, je veux me venger!

DELPHINE, *l'arrêtant.*

Te venger! et de qui? et par quels moyens? En profitant d'un abus de confiance! en compromettant celui dont tu portes le nom, par des propos de valets!

AUBRY.

Ah! cependant, s'il y a un commencement de preuve par écrit...

DELPHINE.

Ne m'interrompez pas, monsieur Aubry.

AUBRY, *bas.*

Mais, c'est que tu te trompes; tu plaides pour l'autre... ça m'arrive quelquefois.

DELPHINE, *bas.*

Je sais ce que je fais... c'est pour votre bien. (*Haut.*) J'ignore ce que contient ce portefeuille, et je voudrais ne jamais le savoir, car personne de nous n'a le droit de l'ouvrir...

CLARISSE.

Que dis-tu?

AUBRY, *à d'Arboise.*

C'est une fin de non-recevoir.

D'ARBOISE, *vivement.*

Et nous voulons plaider au fond!

DELPHINE, *de même.*

Je m'y oppose!

D'ARBOISE.

Permettez!...

AUBRY.

Voilà déjà qu'on ne s'entend plus!.. comme à l'audience.

DELPHINE.

Songes-y bien, Clarisse, il y va pour toi de regrets éternels! Je suppose même que ce portefeuille renferme des lettres... des lettres de femme! Que t'importe, si elles ont été écrites avant ton mariage? Peux-tu en faire un crime à ton mari? Avons-nous le droit de leur demander compte du passé? Eh! mon Dieu! trop heureuses quand ils nous répondent de l'avenir! Et si ton indiscretion allait perdre une autre personne qui a pu être imprudente, mais qui ne fut jamais coupable?

CLARISSE.

Comment?

D'ARBOISE.

Vous la connaissez?

DELPHINE, *avec fermeté.*

Eh bien! oui, messieurs, je la connais.

AUBRY, *avec joie.*

Bah !

DELPHINE, *froidement*

Mais je ne la nommerai pas... à cause de son mari.

CLARISSE ET D'ARBOISE.

Son mari !

AUBRY.

Hein ?.. c'est une femme mariée ! (*Entre ses dents.*) Diable ! ce n'est plus si drôle !.. mes idées de tantôt ! (*Bas à sa femme.*) Tu me diras qui c'est, chère amie ?..

DELPHINE, *bas.*

Oh ! pour cela, non !

AUBRY, *bas.*

Je t'en prie !

DELPHINE, *bas.*

Vous êtes fou ! je n'en sais rien !.. c'est un moyen d'avocat !..

AUBRY, *bas.*

C'est un moyen d'avocat !.. elle est très-forte, ma femme !

DELPHINE, *continuant.*

Qui vous dit qu'en publiant son nom, vous n'allez pas jeter le trouble dans son ménage ? (*S'animant par degré.*) Qui vous dit qu'elle vous connaissait ? qu'elle n'ait pas cédé alors à des sentimens légitimes, un amour d'enfance, un projet de mariage... je n'en sais rien, mais puisqu'on se jette dans les suppositions, il m'est bien permis d'en faire aussi... (*Avec chaleur.*) Et vous allez la punir de l'imprudence d'un autre !.. Ah ! loin d'écouter un ressentiment injuste ; déchirez sans les lire, anéantissez ces semences de discorde, et qu'un oubli généreux soit votre seule vengeance !

(*En disant ces derniers mots, elle a ouvert le secret du portefeuille et s'est rapprochée de la cheminée où la flamme brille.*)

CLARISSE, *se précipitant près d'elle.*

Non ! non ! Delphine !.. que j'en lise une seule !

DELPHINE, *résistant.*

Une seule !.. (*A part.*) Quelle idée !.. ces vers qui sont restés entre mes mains !.. (*Elle tire rapidement de son sein le papier que Victor lui a remis au second acte et le laisse tomber, comme s'il échappait du portefeuille, en disant : Non, te dis-je !.. il faut que tout soit brûlé !*)

CLARISSE, *le ramassant vivement.*

Ah ! celle-ci !

D'ARBOISE.

Elle en a une !

AUBRY, *se rapprochant.*

Ah !

(*Pendant ce temps, Delphine jette le paquet de lettres dans le feu et cache le portrait qu'elle a tiré du portefeuille.*)

DELPHINE, à part.

Mon portrait!.. je suis sauvée!.. à quoi tient pourtant le repos de toute la vie!

CLARISSE, lisant.

Qu'ai-je vu?.. ah! mon oncle!

D'ARBOISE.

Quoi donc?

CLARISSE, avec joie.

Des vers!.. une romance qu'il m'adressait...

D'ARBOISE.

A toi?..

CLARISSE.

Voyez plutôt! « Clarisse, chère Clarisse... » Mon nom y est répété vingt fois.

DELPHINE.

Des vers pour toi!.. (D'un air de regret.) Ah! que je suis fâchée d'avoir brûlé les autres... c'en était aussi!

D'ARBOISE, regardant le papier.

Je n'en reviens pas! vous êtes bien sûrs que ce sont des vers?

AUBRY.

Ah! dame!.. ce ne sont pas des vers de la Henriade... mais c'est très-gentil!.. allons, c'est un procès qui va finir comme un vaudeville, par des couplets!..

DELPHINE, croisant les bras et hochant la tête.

Et voilà donc la cause de tant de bruit! voilà ce qui vous tourmentait tous... enfans que vous étiez!

CLARISSE.

Ah! je ne me le pardonnerai de ma vie... comme j'ai été injuste!.. (Vivement.) Aussi, c'est votre faute, mon oncle!

D'ARBOISE.

C'est ma faute!

DELPHINE.

Et tu l'as banni de ta présence!

CLARISSE.

O ciel!.. c'est encore mon oncle!

D'ARBOISE.

Moi!

CLARISSE, en larmes.

Mais certainement... vous êtes cause de tout...

D'ARBOISE.

Allons, allons, la voilà toute en larmes... calme-toi... on va courir après ce cher époux!

AUBRY.

Pourvu qu'il ne soit pas parti... (Regardant de côté.) Non, non... je le vois dans la salle de bal...

CLARISSE.

Il se désespère !

AUBRY.

Non, il valse, mais si tristement. C'est une sauteuse. Attendez, voilà les danseurs qui envahissent tous les salons. Je vais le saisir au vol.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOR, LEFÈVRE.

(Plusieurs couples de valseurs passent d'une porte de côté à celles du fond qui s'ouvrent et laissent voir une autre galerie richement éclairée, avec une valse déjà en mouvement. On entend l'orchestre dans la coulisse.)

AUBRY, arrêtant Victor qui passe en valsant.

Monsieur, monsieur, écoutez donc !

VICTOR.

Non, monsieur.

AUBRY.

Un seul mot.

VICTOR.

Je ne veux rien entendre.

AUBRY.

Il le faut. (*A la danseuse de Victor.*) Pardon... pardon, madame, une affaire importante. (*Appelant.*) Lefèvre, prenez la place de monsieur.

LEFÈVRE, qui passe avec une jeune personne.

Je ne peux pas, je valse avec mademoiselle Lolotte.

AUBRY, tenant toujours la danseuse de Victor dont il ne sait que faire.

Vous verrez que je serai obligé... moi qui ne sais pas valser. C'est égal. L'homme d'affaires doit se prêter à tout. (*Aux autres personnages.*) Expliquez-vous toujours. (*A sa danseuse, en valsant.*) Je vous demanderai un peu d'indulgence. (*A l'orchestre.*) Pas si vite !

(Il gagne la galerie, ainsi que tous les danseurs. La musique continue en sourdine.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté AUBRY ET LES DANSEURS.

VICTOR, à Delphine, qui s'est emparée de lui, et lui parle vivement.

Non, madame, c'est inutile.

DELPHINE.

Mais je vous répète que tout est éclairci, tout est oublié.

CLARISSE, *vivement.*

Oui, Victor, c'est moi seule qui suis coupable; c'est à moi d'implorer ma grâce.

VICTOR, *étonné.*

Que dites-vous ?

D'ARBOISE.

Que l'on vous a indignement calomnié, mon pauvre Victor; nous avons les preuves de votre innocence; nous venons de lire ce que contenait un certain portefeuille, des choses charmantes !

VICTOR, *reconnaissant son portefeuille qui est sur la cheminée.*

O ciel ! je ne puis comprendre...

DELPHINE.

Comment ce portefeuille est entre nos mains ? on vous l'expliquera, mais n'en prenez aucun ombrage ! on vous aime, on vous demande pardon, que vous faut-il de plus ?

CLARISSE, *lui tendant la main en souriant.*

Et c'est moi maintenant qui vous prie de me faire danser... me refuserez-vous ?

VICTOR, *baisant sa main.*

Ah ! chère Clarisse !..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AUBRY *s'essuyant avec son mouchoir.*

AUBRY.

Ouf ! voilà une affaire qui m'a donné du mal ! la tête m'en tourne ! Eh bien ! s'est-on grondé, boudé, embrassé ?..

DELPHINE.

Grâce à vous, mon ami, nous sommes hors d'embarras !.. (*A d'Arboise.*) Vous voyez, monsieur, que les soirées d'avoué servent pourtant à quelque chose...

D'ARBOISE.

Oui, à arranger les procès...

AUBRY, *à part.*

Ou à faire fuir les cliens... Aussi, je n'en donnerai plus !

D'ARBOISE, *à Clarisse et à Victor.*

Allez mes enfants, si vous voulez encore vous séparer, ne venez pas vous adresser à moi, ça me dérange !.. Nous allons partir, n'est-ce pas, retourner à Dijon ! Mais que Victor me promette de ne plus tant se disputer avec ce bon monsieur Faustin ?..

VICTOR, *gaiement.*

Très-volontiers, cher oncle. Je n'y aurai pas grand mérite, car nous ne le retrouverons plus là-bas.

CLARISSE.

Monsieur Faustin ?

D'ARBOISE.

Comment ?

VICTOR.

Il doit être parti.

D'ARBOISE.

Parti !..

AUBRY.

Oui, avec les autres !.. J'ai reçu une lettre de lui ce matin ; il me dit, qu'il aurait bien désiré mourir *martyr*, mais que le moment n'est pas favorable, et qu'il part pour Fribourg.

D'ARBOISE.

Pauvre homme !..

AUBRY.

Oui, le pauvre homme, il m'emporte mes frais, j'y perds deux mille huit cents francs ; mais j'y gagne le plaisir d'avoir fait votre connaissance et le bonheur de ces époux, cela me tiendra lieu d'honoraires. Voilà comme pense le véritable avoué.

DELPHINE.

Très-bien, monsieur Aubry ; je suis contente de vous, et pour vous le prouver, voilà ce que je vous destinais. Tenez !
(Elle lui donne son portrait qu'elle avait caché.)

AUBRY.

Ton portrait ! chère amie !

VICTOR, *à part*.

Son portrait ! Je devine.

AUBRY.

Quelle aimable surprise ! (*Le montrant à Victor.*) C'est qu'il est d'une ressemblance...

VICTOR, *d'un air contraint*.

Parfait !

AUBRY.

Méchante ! pourquoi me l'avoir fait attendre si longtemps.

DELPHINE, *regardant Victor en dessous*.

C'est qu'on a un peu tardé à me le rendre.

AUBRY, *bas*.

Et quand es-tu donc sortie pour poser ?

DELPHINE, *de même*.

Je ne suis pas sortie... on est venu. (*Haut.*) Allons, messieurs, maintenant que tout est pacifié, ne songeons qu'au plaisir.

AUBRY.

Ah ! on est venu ! (*A part.*) C'est drôle ; la femme de chambre ne m'en a rien dit ; j'en prendrai une autre.

(On entend la musique du fond ; les danseurs commencent un galop ; la toile tombe.)

20 JF 63

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ERRATUM. — Page 6, lig. 30 : Voudraient tous avoir des procès, à cause des conférences, etc. ; supprimez les mots : des procès, à cause.